

plus longtemps. Il a eu le temps de me prodiguer d'ultimes recommandations mais je n'ai pas été assez prompt. Je crus que ses conseils mes laissaient un délai de quelques jours. Or j'avais aussi quelques démêlés avec les représentants locaux des forces de l'ordre, qui n'avaient pas apprécié que je remette en cause l'harmonie pythagoricienne de tous les bâtiments administratifs de la ville. Le lendemain, quand je sortis de la cellule de dégrisement dans laquelle je n'aurais jamais dû aller puisque je ne sentais ni le vin aigre ni la mauvaise bière, j'appris qu'on avait désherbé tous les jardins publics. Un monsieur très savant puisqu'il portait des grosses lunettes et avait les cheveux gras nous expliqua à la télévision que ces fleurs contenaient de mauvaises vitamines : les Vitamines Du Bonheur, qui incitaient au déséquilibre psychique improductif et au désordre public. J'appris aussi que j'étais un dangereux déséquilibré qu'il fallait mettre au ban de la société et éradiquer par quelque moyen que ce fut. Ces Vitamines Du Bonheur « sauvages » n'avaient plus leur place dans notre pays, qui devait se tourner vers la Modernité et le Progrès. Chouette alors. Tout le monde allait être heureux avec plein de choses à manger et du temps pour faire de la musique ou de la peinture, aimer sa femme et amener son enfant se promener dans la montagne. Alors moi aussi, j'ai brandi l'étendard de la Modernité et du Progrès. Jusqu'à ce jour... J'étais arrivé dans un petit village que personne n'était encore allé voir pour leur parler du Progrès et de la Modernité. Mais je n'ai trouvé personne. Et alors j'ai entendu... TACATACATACATA... J'ai couru aussi vite que j'ai pu. Ils avaient tué plein de gens. Des gars bien costauds avec un écusson du Progrès et de la Modernité cousu dans le dos. J'ai failli les appeler : « Hé camarades ! Que signifie tout ce tintouin ? Vous pourriez pas voir à faire moins de barouf ? » Puis, me ravissant, je m'accroupis derrière une voiture grise sans vitre et toute cabossée (Tiens ! Elle me dit quelque chose celle là !) pour réfléchir au fait que mes camarades étaient sûrement des usurpateurs qui tuaient les gens pour jeter le discrédit sur le Progrès et la Modernité. Dans ce cas, je me ferai grand démasqueur des usurpateurs, au service du Progrès et de la Modernité. C'est alors que dans la voiture, je vis quelque chose : la machine de papa. Ils avaient volé la machine de papa. Celle dont il s'était servi pour me guérir. Un autre groupe de camarades usurpateurs arrivait avec des machines similaires mais plus belles, avec des boutons lumineux et un tuyau terminé par un entonnoir, un peu comme si un aspirateur acnéique avait fait un bébé avec la machine de papa. Devant eux marchaient plein de petits enfants : ils avaient les yeux tout rouges et les cernes qui leur creusaient les orbites les faisaient ressembler à des squelettes ambulants. J'ai rapidement compris qu'ils voulaient zigouiller les gones à grand coups de sulfateuses. Mais ce qu'ils avaient pas prévu, c'est que je connaissais la recette du cocktail Molotov : « 1/3 de Super, 1/3 d'huile minérale, 1/3 de peinture, 1 cuillère à soupe d'acide de batterie, du savon de Marseille, 2 à 6 bandes de tissus, 2 à 6 bouteilles de Santa Rosa. Dans un grand arrosoir verser [et] fermer le tout avec du chatterton. »*

Alors j'ai tout fait péter, les voitures et les machines. Et ça a fait un sacré barbecue, c'est vrai. Et ça s'est vu de loin. Mais moi m'en fout, j'ai eu le temps de me barrer. Ils m'auront pas comme ça. Parce que maintenant, j'ai tout compris de leur petit manège de voler le rire des enfants avec des machines comme celle à papa (Putain les salauds, ils ont modifié la machine à capturer le rire pour voler celui des enfants...). Et le lendemain quand je suis allé en ville pour voir s'ils parlaient de moi dans le journal, j'ai vu !!! Avec le rire des enfants, ils font de la Vitamine Du Bonheur de synthèse qu'ils vendent hyper cher. Et comme y a plus de fleurs parce que c'est des fleurs tellement nuisibles qu'ils foutent des tonnes de désherbant dans tout le pays pour les tuer et qu'en plus, y a des gars trop méchants qui font péter des villages, alors les gens de mon pays ont peur, et pour pas mourir de peur, ils achètent les VDB de synthèse. Alors moi je leur ai dit à tous, je suis même passé à la télé : « Mais vos Vitamines Du Bonheur, elles sont faites avec du rire d'enfant, c'est vraiment pas bien !!! » Oui mais voilà, ça a rendu les gens tellement tristes qu'ils ont tous acheté double ration de VDB de synthèse. Et ça a fait exploser les ventes...

Bande de pauvres cons.

*extrait de CV Molotov par le Théologien des Dolomites in AC|D numéro 9 « Le feu ».

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE
www.bleton.com/acd

AC|D

REVUE LITTÉRAIRE

Les vitamines du bonheur



Numéro 17
OCTOBRE 2000

GUDULE DELUXE.....Illustration
ANARCOCOCHINO..... À chacun son bonheur
VALE POHER..... Un peu de coke dans le cockpit
L'OUTARDE..... L'épicier
BÉATRICE ALONSO..... Les vitamines du bonheur
KURT MAGDOZ..... Sun shines in my brain
ANTON OTTERO..... Le lac d'Évian
LA FANETTE..... Salauds de pauvres ou
On a tué le Bonheur
JUSTINE RISTAJEX..... Les vitamines du bonheur
SABER TAYEBI..... Les Vitamines Du Bonheur

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

À chacun son bonheur

ANARCOCOCHINO

C'était l'automne du raisin.
Sur un coteau de cailloux,
La tête dans le chiendent frais
La menthe et la bruyère
Comme compagnes sauvages,
Face au ciel irisé.
On est bien.
La troupe termine son rang, inexorablement :
" Moi ça fait vingt ans que je viens,
alors tu vas pas m'apprendre eul'boulot ! "
" Ça, c'est pas du boulot, c'est des vacances... "
" Eh Patron, t'as entendu, faudra pas le payer celui-là ! "
On rigole.
C'est le vin des cailloux, du soleil aoûtien
Qui remplit ma coupe
Et dont regorge mes artères.
C'est le plat mariné, mijoté et réchauffé
Qui embaume les tables
Longues
Discussions et partage des horizons
Qui saturent de plaisirs
Cette riche communion.
On est bien.
À table, ça bouffe, ça écluse les canons, et ça dit :
" Putain, l'autre jour j'ai vu le Michel,
avec un caniche dis-donc, comme les pédés ! "
" De toute façon, je l'ai jamais vu avec une gonzesse,
sûr qu'i' doit être pédophile... "
On rigole.

Dehors l'air glisse limpide,
Les pentes ruissellent de parfums chauds,
Odeurs de bennes enceintes de neuf mois de raisins.
On entend déjà au loin
Le ouin-ouin des pompes à vin
Qui en écho diffuse
L'annonce du paradis.
On est bien.
Et dans le cuvage,
Le petit homme zélé,
Amuse le petit patron stressé :
" Les patrons, c'est comme les étagères :
plus qu'c'est haut, moins qu'ça sert ! "
On rigole, encore.
Le baiser chaud de l'amoureuse,
La main qui aide chaleureuse,
La chanson et la blague heureuses
Que l'esprit se façonne en recette
Contre ceux qui l'ont dans la quéquette.
On est bien, toujours.

Un peu de coke dans le cockpit

VALE POHER

Je suis montée à l'arrière de la voiture. Le trajet était comme un long travelling. Une poignée de feux rouges grillés et je commençais à avoir soif. J'ai pris une règle et j'ai tracé un trait. À vol d'oiseau on est bientôt arrivé. L'autre s'est mis à rire. On ne conduit pas avec une règle. Je m'en fous.
C'est fou comme un travelling peut vite devenir mauvais. Question de moral. Je ne pouvais plus avaler les feux rouges. Et puis j'en avais assez de me faire taper sur les doigts. Tracer un trait.
Ça faisait cinq ou six fois qu'on venait de passer près du pont. On ira jamais au bout de ma règle. De toute façon c'est comme ça le samedi Et même le dimanche. J'ai baissé ma vitre. On-tourne-en-rond-autour-du-pont-On-tourne-en-rond-comme-des-cons.
Après l'avenue Rockefeller, j'ai glissé au fond du siège. Respiré bien fort. Je n'ai jamais vu la lune aussi belle. Sauf peut-être dimanche dernier. J'ai fini par m'allonger sur des genoux un peu durs. Je suis les fils électriques des yeux. Heureuse.

L'épicier

L'OUTARDE

Le réveil sonne, Max ouvre les yeux et voit que quelque chose le chiffonne. Il pleut.
Le voici dehors dans son complet gris, parapluie vert en couvercle.
Le village s'agite tandis que son pied gauche s'enfonce dans une matière bien mal odorante. Décidément, un petit tour chez l'épicier s'impose. Il ouvre la porte, elle couine gentiment.
"Bonjour, ce matin je voudrais une petite bleue" dit Max, le sourire en coin.
"Va pour une bleue" répond l'épicier en lui tendant un bonbon couleur d'Azur.
A peine sorti, voilà que Max l'engouffre dans sa bouche. La mer apparaît et la baleine dans un sourire plonge sous le bateau. Max est émerveillé. Il crie. Saint Laurent 75, que le temps passe songe Max...
La journée sera belle.

"Bonjour, aujourd'hui une jolie jaune" annonce Max radieux à l'épicier.

Cette fois il la garde pour le soir, 20 heures, actualités télé, météo, moment idéal pour avaler un soleil. Le flash est alors terrible, submergé par une dune de sable Max. Maroc 72, vingt ans.

"Epicier, ce sera une bien blanche" et la neige tombe. Il voit la couleur du vent. Les glaces passent avec nonchalance le long du fleuve. Hivers 75, 76.

"Hum... une toute pourpre, je crois."

Bruit mat de la grappe qui tombe dans le seau vide, puis plein, puis lourd. Vendanges 71 ?

"Te resterait-il une petite verte, par hasard ?"

Les îles, les cousins et le chien Oscar dévalent les prairies, les falaises rouges et le bleu. Été 58.

"L'ami, une rouge !"

Son rire sur sa peau, c'est la plus belle devant la maison toute croche, pour toujours. Nuit 76. Juillet. 17.

"Encore une rose, s'il te plaît... "

Pour le premier jour où il a entendu brailler le petiot. 08-09-80.

Ce matin l'épicerie est fermée.

Max est désarçonné, plus que de raison.

Il se demande où est passé l'épicier.

Il est donc arrivé le jour de l'acidulée de secours.

"Et zou, une multicolore" dit à haute voix Max pour se donner du courage. Il imagine la remarque de l'épicier : "Dis donc, tu y vas fort là".

Mais il est trop tard, lampions et musette, les copains d'abord, tous là, tous et Max qui s'avance.

Les vitamines du bonheur

BÉATRICE ALONSO

Il m'a dit : "Prends ça, tu verras, ça va passer, ça te fera du bien, tu te sentiras mieux après".

Ouais... ça me passera avant de me reprendre, hein ? C'est bien ça ? C'est de ça dont on parle, non ? Jaune, jaune, jaune, oui, comme un beau soleil. Mal au crâne, mal au ventre, la gerbe, merde, faire passer tout ça, faire passer le môme, sale môme, qui bouge déjà et dont on ne veut pas. Pauvre type. Mais qu'est-ce que tu crois ? Pour qui tu te prends ? Son père ? Mais il en aura pas de père, ce braillard virtuel ! Qu'est-ce que tu crois qu'elle va me faire, ta vitamine du bonheur ? Tu crois vraiment que j'irai mieux après ? Le faire passer. Oui, peut-être. Mais t'en penserais quoi, toi ? T'en penserais quoi si ta mère elle t'avait fait ça ? J'suis conne. Tu penserais pas. Tu serais même pas là. Pauvre type avec sa petite pilule dans la main, sa petite pilule du lendemain, parce que moi, les présos, ça m'dégoûte, j' sens rien. J'aime mieux sentir. Ce môme, c'est sûr qu'on en veut pas, mais quand même, y'a les allocs, la crèche, l'école, les centres aérés payés par la ville, les colos idem, les centres d'internement, la déportation des corps, le bourrage (fourrage ?) de crâne... c'est pas fait pour les chiens, ça ! Merde alors. Allez, va, j'vais la prendre ta pilule. On peut attendre encore avant d'en faire un. C'est mieux. Même si ma mère elle me gonfle avec ça. Ouais. On va attendre. Des lendemains qui chantent. Un boulot plus stable. Tellement facile à pondre, un môme. Rouge, rouge, rouge. Resserre m'en un. Verse m'en un autre. Plus rouge que les précédents. Plus fort. Plus violent. Ça passera mieux, ta connerie de pilule.

Au bout d'un an de mariage, sans môme, pour quoi on va passer...

Sun shines in my brain

KURT MAGDOZ

Il est rond, d'un blanc cassé, jaunâtre. Gravé en son centre, un soleil souriant t'invite à le manger.

Dans ta bouche, l'acidité et l'amertume dévorent ta langue, s'insinuent entre tes dents et tu l'avales sans demander ton reste. Ce matin, je me réveille en sursaut. Je suis trempé de sueur. Où suis-je ?

Oui, ça y est, je me rappelle, hier c'était la fête. Je suis parti en free avec ce mec qui m'a permis de trouver ce truc qui m'a fait speeder toute la nuit. "Une vrai bombe...", comme il disait.

Il avait raison, j'ai dansé comme un fou puis il y a eu cette fille...

Je n'aurais pas du boire, j'ai l'estomac serré comme si j'avais bu une bonne dose d'eau de javel à 30°, et puis il y a ces trous de mémoire. Comment je suis arrivé là, où est-ce que je suis... ? Qui est cette fille allongée à mes côtés ? (je crois que j'ai la réponse)

J'ai fait tout un tas de rencontres complètement démentes, tout le monde vivait un grand moment communautaire autour du maître de cérémonie qui nous envoyait des vibrations qui nous transperçaient l'âme et le corps.

J'aimais tout le monde, même ce connard qui délirait mal et qui m'a balancé une mandale.

Heureusement qu'elle était là et qu'elle s'est interposée, j'aurais pu me faire démonter et en redemander tellement j'étais "rhâ lovely".

C'est dingue comme j'ai pu avoir envie d'elle, elle le savait. Nous avons passé un moment inoubliable avec des summums d'euphorie dont je ne me serais jamais cru capable.

Mais aujourd'hui c'est différent, je me sens mal, je regrette ce qui s'est passé, je n'étais pas dans un état habituel.

Demain je recommence.

Le lac d'Evian

ANTON OTTERO

Ce n'est pas rien de vider son grenier, il y a toujours de vieux trucs qui traînent, des choses entreposées qui n'ont rien à faire là et qu'on aurait dû brûler il y a de cela longtemps. Mais c'est la paresse ou le manque de temps qui empêche de mettre un peu d'ordre dans tout ça, d'y voir un peu plus clair.

On a commencé par ouvrir les vieux cartons de linge et Marie-Paule a failli s'étrangler de rire en retrouvant ses anciennes robes de soirée, ses châles et ses chapeaux d'été. Je dénichais pour ma part d'anciens pantalons dont le tissu - je m'en souviens maintenant comme d'un mauvais souvenir tout juste risible - irritait mes cuisses et avait le chic pour me donner l'allure d'un petit mafieux étriqué dans ses combines. Je dois dire que cela avait son effet à l'époque et les femmes me regardaient souvent avec une curiosité souterraine qui mettait Marie-Paule sur ses gardes. Je lui ai montré le pantalon en question et j'ai fait mine de penser que définitivement non, je ne pourrai plus porter ce genre de vêtements chichiteux. Elle m'a alors regardé droit dans les yeux et j'ai compris qu'elle cherchait comme hier à me dire quelque chose qui n'arrivait pas à s'extraire de sa bouche et comme hier, j'ai deviné à l'expression de son visage que les mots qui bloquaient, à la commissure de ses lèvres, provoquaient par je ne sais quelle alchimie un déséquilibre de ses membres au point qu'elle dut s'agripper à l'un des vieux matelas appuyés contre le côté droit du mur. Je lui ai demandé si tout allait bien et elle m'a répondu que je ne devais pas m'inquiéter, que c'était passager et que ça allait mieux maintenant. Je n'ai rien montré de mon inquiétude mais j'avais les mains moites et le cœur emballé par une peur tenace. Je lui ai proposé de boire quelque chose en bas et nous avons finalement passé le restant de l'après-midi à regarder des films à la télé.

Vers 21 heures, nous sommes allés nous coucher, juste avant Marie-Paule s'était resservie un verre de jus de fruits dans la cuisine. Dehors il commençait à pleuvoir et le vent affolait les arbres rendus à l'obscurité après une panne de secteur. Nous nous sommes allongés Marie-Paule et moi dans le lit, nous avons fait l'amour et je lui ai demandé de m'allumer une cigarette.

C'est là qu'elle m'a demandé pourquoi je ne me souvenais pas de l'avoir emmenée au lac d'Evian il y a de cela plus de dix ans.

Je lui ai dit : tu ne va pas recommencer tes conneries. J'étais en colère mais c'est parce que j'avais peur. Peur, comme hier, que je me mette à vociférer sous ses yeux parce qu'on ne sait pas quoi dire, on ne sait plus quoi faire avec une femme qui est devenue contre son gré une parfaite étrangère.

Elle a fumé à son tour une cigarette blonde, ses yeux ne se calaient nulle part dans la chambre, comme si un chant hypnotique avait définitivement happé l'acuité de son attention. Je me suis évertué à lui faire entendre que nous n'étions jamais allés ensemble vers ce lac et que de toute manière le lac d'Evian n'existe pas, il n'y a qu'un seul lac à ma connaissance qui fait

frontière entre la France et la Suisse, et c'est le lac Léman, tu m'écoutes Marie-Paule ? Le-lac-Lé-man, et si nous étions allés au Lac Léman, nous aurions au moins des photos dans l'un des tiroirs de cette commode, nous aurions de quoi ouvrir une bouteille pour échanger nos souvenirs au sujet de ce séjour dont tu me parles, mais de quoi veux-tu parler, Marie-Paule, puisque nous ne sommes JAMAIS allés ensemble au Lac d'Evian, et puis appelle ton lac comme tu l'entends, moi, ça m'est égal, je suis fatigué de tout ça, essaie de dormir, nous en reparlerons demain.

Je lui ai dit de prendre un calmant et dès le lendemain, comme promis, je lui ai montré sur un atlas où se situait avec exactitude le lac. Ses yeux cherchaient désespérément le lac d'Evian.

- Pourquoi ne veux-tu pas te rappeler, Simon, pourquoi fais-tu un mystère autour de tout ça alors que je sais très bien que nous avons pris une chambre, loué deux vélos et nous avons même rencontré un couple de Hollandais qui nous ont demandé pourquoi le lac d'Evian était aussi limpide en cette période de l'année ? Pourquoi ne cherches-tu pas à te souvenir, qu'est-ce que j'ai fait de mal, Simon, ce n'est qu'un malentendu, n'est-ce pas, dis-le moi.

J'ai fini par la gifler.

C'est à peine si j'ai regretté mon geste.

En accord avec le médecin, j'ai conduit Marie-Paule dans un centre hospitalier qui l'a gavé de pilules euphorisantes. Mais les choses ont fini par s'aggraver : alors que je venais la chercher après trois mois d'hospitalisation, Marie Paule m'a appelé par un prénom qui n'était pas le mien et m'a demandé avec inquiétude quel âge avait à présent chacun de nos deux enfants. Une violente crampe a rampé sur ma nuque. De quels enfants parles-tu, Marie Paule ? Tu sais bien que nous ne pouvons pas en avoir. Elle m'a regardé d'une façon bizarre, j'avais l'air d'un menteur. Et j'ai eu pitié d'elle.

J'étais à bout et je tournais en rond et je pensais dorénavant à sauver ma peau. J'ai demandé le divorce - ce qui ne fut pas chose facile puisque celle que j'appelais à présent mon ex femme avait été ré-internée dans la précipitation - et je me mariais dans la foulée à Suzanne, une amie de Marie-Paule qui depuis des années avait le béguin pour moi ainsi qu'elle me l'avait témoigné dans deux ou trois lettres torturées. J'ai refait ma vie mais il n'y a pas un seul jour où je ne pense pas à Marie-Paule, à son regard absent et humide quand elle me suppliait, alors que je lui rendais encore visite à l'hôpital, de me rappeler nos balades autour du lac d'Evian. Je revenais à la maison en pleurant et m'abandonnais dans les bras de Suzanne qui m'encourageait à ne plus revoir Marie-Paule, ce que je fis par la force des choses. Une seule fois, j'ai enfreins la règle du silence, sans doute un jour de grande déprime où je ressaisais mon passé à coups de questionnements irrésolus. J'ai demandé à parler à Marie-Paule, un infirmier m'a fait savoir qu'elle ne voyait pas qui j'étais et elle tenait surtout à ce qu'on lui fiche la paix, il y avait des dessins animés à la télévision. Quand je suis revenu à la maison, ma femme, qui se fait un sang d'encre pour tout mais rit pour un rien, s'amusait de me voir emmitoufflé sous mon vieux manteau où les copeaux de neige avaient fait leur nid. Je me suis excusé de rentrer si tard, j'ai dit que j'avais eu besoin de faire le tri dans ma tête, il ne fallait pas m'en vouloir. Nous avons pris le repas tard dans la soirée, les enfants dormaient chez ma mère. Suzanne m'a suggéré au dessert de prendre quelques jours de repos. Elle a ajouté, ironique : que penses-tu du lac d'Évian ?

Nous nous sommes pris d'un fou rire nerveux qui n'en finissait pas et je me suis inquiété de savoir à cet instant si nous avions les moyens financiers de nous offrir un voyage dans le désert marocain. Suzanne m'a dit de ne pas me faire du souci, quand on veut, on peut. Je me suis dit qu'elle avait sans doute raison et je l'ai invité à regarder avec moi une comédie musicale sur le câble.

Salauds de pauvres ou On a tué le Bonheur

LA FANETTE

Il s'était renseigné et avait pris rendez-vous pour le samedi 30 septembre à 17 heures, à son cabinet parisien. Le Bonheur était au rendez-vous malgré dix minutes de retard dû aux embouteillages sur le périphérique au niveau de la Porte d'Italie. Son agenda surchargé ne l'avait pas empêché de venir, quoiqu'il s'en était fallu de peu. Le matin, il rencontrait une jeune femme dans le Tarn, en début d'après-midi un orphelin de cinquante ans, puis sa propre sœur comme chaque samedi entre deux clients. Enfin, il était arrivé dans son cabinet de la rue René Boulanger pour le rencontrer, lui, nouvellement trentenaire. Il l'avait ausculté et de cette façon lui

avait demandé : " Eh bien Monsieur, qu'est-ce qui ne va pas ? " Le trentenaire avait pris rendez-vous avec le Bonheur pour une affaire épineuse. Pour cette raison, le jeune homme avait dit ceci, l'autre cela avant de le foutre à la porte :

- Je crains que vous ne puissiez m'aider.

- Vous allez me vexer, après tous les miracles que j'ai faits auprès des gens qui doutaient.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je viens pour une affaire délicate. Très délicate.

Sur ce, le trentenaire claqua la porte, dévala les escaliers et s'engouffra dans le métro. Il lui avait fait sa demande en bonne et due forme, avait ce ton idoïne qui aurait pu apitoyer le Bonheur. Après tout, ne le payait-on pas des fortunes, certes remboursées par la Sécurité Sociale, pour qu'il soigne les cœurs, exécute les fantasmes et concrétise les désirs de chacun. Si le souhait était contraignant, il demeurerait aisément réalisable. Comment pouvait-on refuser leur amour ? Il avait rencontré cette femme deux ans auparavant. Leur aventure s'était transformée, trois mois après, en véritable histoire d'amour. Ensemble ils avaient voyagé en Italie, avaient séjourné à Bruxelles et débuté des projets communs mais efficaces lorsque l'on s'aime. Le Bonheur n'entendait rien à la vie quotidienne qui, d'ailleurs, n'a d'autre intérêt que d'être vécue ensemble. Partager, c'était un mot que le bonheur ne voulait pas entendre. Cette femme n'appartiendrait pas au trentenaire parce qu'elle appartenait au Bonheur.

Le trentenaire en décida autrement. Le Bonheur était chaleureux, sensible, intelligent, magnanime dès lors que sa petite personne n'était pas mise en cause. Le jeune homme voulait sa femme et la femme voulait cet homme. Mais le Bonheur de mari avait dit non, hors de question. Puisqu'il en était ainsi le trentenaire tuerait le Bonheur. Il sortit du métro, remonta la rue Boulanger, passa outre sa claustrophobie et prit cette fois-ci l'ascenseur pour frapper finalement à la porte du Bonheur. De nouveau en consultation, le Bonheur se fit attendre. Lorsqu'il fut disponible, le jeune homme lui dit quelque chose à l'oreille et le Bonheur tomba sur le sol, inanimé. Sur la porte, on inscrivit : " Aujourd'hui le Bonheur est mort. Pour toute réclamation, démerdez-vous ". Plus tard, les intégristes du bonheur défilèrent en cortège dans la rue. Incinéré, le Bonheur diffusa une dernière fois son fluide dans l'atmosphère. Depuis, chacun cultive son jardin, se débrouille comme il peut avec ce qu'il a pour en être. Le trentenaire disparut dans la nature avec sa bien-aimée. Ensemble, ils vivent des jours inespérés pendant que l'on s'échine, nous, à vivre heureux, parfois, quand le temps s'acclimate à nous, que la chance tourne, que les volets se ferment doucement sur nos chambres d'amour. Salauds de pauvres que nous sommes !

Les vitamines du bonheur

JUSTINE RISTAJEX

J'ai le mensonge collé au corps.

Comme des papiers de bonbons bleutés.

Incrustés dans ma chair tous les semblants, les oui pincés, les faux sourires que je distille au fil des heures.

Ça frotte à chaque mouvement.

Ça brille sans cesser, quelque soit l'angle.

Les gens ça les attire ce côté lisse et luisant, tout en courbettes, et puis cet écho de crécelle. Ils se collent, tourbillonnent, m'écœurent de leur odeur de soie brûlée, d'éphémère en chute libre.

Je passe mes jours à scintiller. À circuler de code en code.

J'ai toute la panoplie du consensus : un boulot rotin baskets blanches et cul moulés, des week-ends samba, vieux rhum et patins tièdes. Quelques amis. Quelques pudeurs. Pute-à-vivre en quelque sorte.

Le soir devant ma glace je m'enveloppe de feuilles de calque et retrace au stylo bille tous les reflets de ma journée. Quand tout est recopié, que ma chair redevient blanche, je laisse mes doigts glisser sur cet espace à nouveau vierge.

Rien ne m'excite plus que de me parcourir du bout des doigts, purlécher sous mes ongles le goût de ma vraie peau. Au début c'est un peu rose, acide. Ça picote le bout de la langue. Mais très vite ça fait comme des lucioles qui s'allument dans le ventre. Ça chauffe, ça virevolte, ça descend les vertèbres pour frissonner jusqu'aux talons.

Et puis c'est l'explosion.

Le flash.

Comme une résurrection.

C'est ça qui me fait tenir.

Le rêve.

Les Vitamines Du Bonheur

DARX LE HIBOU

Dans mon pays on en trouvait partout. Même dans les cités les plus obscures la nature tenace de ces petites fleurs multicolores arrivait à vaincre, à briser comme du sucre la tristesse grave des arbres de béton. Il suffisait alors de se pencher sur ces délicats pétales pour que nos narines s'emplissent de ces mystérieuses fragrances et notre tête du tourbillon insensé de la joie de vivre. Nos grands-mères connaissaient même de mystérieuses recettes pour récupérer les essences qui servaient à confectionner des baumes ou des élixirs capables de guérir les plus sornois des maux. Les fleurs n'étaient à personne puisqu'elles étaient à tout le monde. Mais un jour, mon fils est tombé malade. Même les remèdes de nos aïeules ne pouvaient rien contre la maladie qui rongait ma descendance. Piqué par un féroce moustique tropical qui, en échange de quelques gouttes de sang, avait bien voulu lui concéder un venin des plus perfides, le fruit de ma vigueur se débattait jour et nuit contre des crises de fou-rire incontrôlables. La douleur de mon fils me plongeait dans la plus grande affliction mais je décidai de ne pas rester inactif. J'avais dans ma jeunesse travaillé chez un homme qui s'ingéniait à fabriquer des machines, machines qui capturaient les bruits pour les mettre sur des disques noirs. Quand je ressortis de mon atelier, c'était la fin de l'été, mon fils écumait dans son lit et on m'avait dit que la douleur l'empêchait aujourd'hui de parler. Je m'étais isolé pour pouvoir travailler jour et nuit sur ce qui allait causer notre perte à tous. Ma machine fonctionnait parfaitement. J'avais réussi à saisir le principe de la capture du rire et mon fils fut guéri en une après-midi. Malheureusement, son esprit n'avait pas supporté ces longs mois de maladie et sa raison n'était plus qu'une ruine encore fumante de l'incendie de la douleur. Bien que je souffrais de ce triste épilogue, mon bonheur était bien trop grand de voir le visage apaisé de cet être délivré du tourment par mon amour et ma ténacité. Le temps passait et je restais à côté de mon fils pour surveiller sa convalescence. Lorsqu'un jour un homme vint me voir. Il était élégamment vêtu et arborait un sourire plein de bonté commerçante. Il m'expliqua qu'il avait entendu parlé de ma machine dans la ville voisine et qu'il voulait me l'acheter. Surpris, je déclinai son offre, non sans oublier de lui demander ce qu'il avait l'intention de faire de mon invention. Il me dit qu'il pouvait me l'acheter très cher parce qu'il souhaitait fabriquer d'autres machines pour pouvoir soigner tous les gens atteints du mal qui avait frappé mon fils. Mais à cela, je lui répondis que si des gens malades voulaient se faire soigner, cette maladie étant tellement rare, je les accueillerais moi-même volontiers. Il insista encore un peu, se montra de plus en plus mielleux et puis brutalement, sa voix dérailla, il se mit à bafouiller, et de gros postillons vinrent s'écraser sur les carreaux de mes lunettes. Tout en me traitant de sale plouc arriéré, il m'avoua travailler pour des gens très puissants que je ne pourrais empêcher de disposer de mon invention comme bon leur semblerait, et que j'avais eu tort de refuser leur générosité. Je pris mes lunettes et essayai la bave mousseuse dont il avait bien voulu les gratifier puis, tout en le laissant se purger de ses aigreurs de puceau attardé, je m'engouffrai dans mon hangar. Il avait beau hurler, supplier, jurer, rien n'y fit : sa belle voiture grise ne possédait déjà plus aucune surface plate et lisse, la masse avait fait son œuvre. Mon fils marchait tout seul maintenant et je l'accompagnais dans le bois : là il se couchait dans les fleurs en souriant. Il se remettait à parler et semblait retrouver chaque jour un peu plus de lucidité. Hier, je suis allé voir l'apothicaire qui m'a dit que j'allais bientôt faner. Je le puis désormais car mon fils est guéri : ce matin, il a repeint la gendarmerie avec des fleurs et des papillons, des corps de femmes et d'hommes nus s'exprimant dans tout le fracas de leur splendeur.

Ce matin j'ai enterré mon père. Pauvre papa, lui qui a passé ses dernières années à s'occuper de moi trouve le moyen de partir le jour où je redeviens celui que j'ai été avant ma maladie. J'aurais tant voulu parler avec lui un peu